

presque *in extenso* cette lettre qui ouvre, en outre, de curieux horizons sur l'état religieux d'une partie de la population brésilienne :

Le R. P. Gil Villanova est né à Marseille d'un père espagnol et d'une mère corse. Après ses études au Petit Séminaire il étudia le droit et allait se donner au barreau quand la grâce le surprit. Il se fit religieux.

Il y a douze ans le nouveau religieux arrivait au Brésil, dans l'Etat de Goyaz, où son Ordre a trois maisons : Goyaz, Uberaba et Porto Nacional.

Là sa vie fut celle d'un apôtre : prédications incessantes, ministère paroissial dans la partie nord du diocèse de Goyas, fondation du couvent de Porto Nacional dont il devint le supérieur.

Il y eut même un moment où la figure de l'humble missionnaire des *Sertoès* (intérieur des terres) du Brésil grandit et brilla d'un superbe éclat.

Il venait de prêcher une mission fructueuse à Boá-Vistar et en était parti depuis quelques jours à peine, quand éclata une révolution terrible.

Deux partis politiques ennemis en étaient venus aux mains et le sang avait coulé. Le peuple effrayé, pris entre deux feux, supplia le P. Gil Villanova d'intervenir, et l'apôtre, faisant le sacrifice de sa vie si Dieu le voulait, revint à Boá-Vista.

Insulté, mis en joue, obligé d'assister à un assassinat qu'il ne pût empêcher, il fut supérieur à tout, méprisa les menaces, parla, supplia, et fut assez heureux pour sauver la vie d'un des chefs qu'il accompagna lui-même en canot et au péril de sa vie jusqu'à une localité voisine. On eût dit un de ces grands moines du moyen âge qui se jetant entre les combattants, le Crucifix levé, faisaient tomber les armes de leurs mains.

* * *

J'ai déjà dit que le P. Gil, partant de Goyaz et descendant le grand fleuve du Tocantins au milieu des rapides, s'était élancé vers le Nord, où il avait fondé, presque à moitié chemin de Goyaz et de Para, le couvent de Porto Nacional.

C'est que l'héroïsme sous une autre forme le tentait ; l'éternel *Misereor super turbam* avait retenti douloureux dans son cœur d'apôtre. Il s'était pris d'un surnaturel amour pour les pauvres Indiens qui, au milieu d'un peuple chrétien, vivent dans l'ombre de leurs forêts vierges et dans les ténèbres plus épaisses de l'intelligence et de l'âme.

En 1891, il va, sans autre guide que le soleil, du Tocantins à l'Araguaya, à la recherche des Indiens : en 1892, il appelle sur la rive de l'Araguaya qui appartient à l'Etat du Para, les débris des familles qui avaient échappé à la guerre de Boá-Vista, comme on la nomme ici, et pendant laquelle il s'était conduit en héros.

En 1896, le P. Gil put retourner à la Barreira (c'était le nom de l'amas de huttes bâties par les immigrants). De là, il put plus facilement parcourir les *aldeias* (villages indiens), et réussit à attirer un des chefs des tribus Cayapos, appelé Pacarant, à en-